

LOUISE DESJARDINS

RAPIDE-DANSEUR

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

RAPIDE - DANSEUR

CEUVRES DE LOUISE DESJARDINS

- Rouges chaudes*, suivi de *Journal du Népal*, poésie, Éditions du Noroît, 1983.
- Les Verbes seuls*, poésie, Éditions du Noroît, 1985.
- La Catastrophe* (en collaboration avec Élise Turcotte), poésie, Éditions de la NBJ, 1985; *La Nouvelle Catastrophe*, Éditions du Silence, 2007 (nouvelle édition).
- Petite Sensation*, poésie, Estérel, 1985.
- La Minutie de l'araignée*, poésie, Éditions de la NBJ, 1987.
- La 2^e Avenue*, poésie, Éditions du Noroît, 1990; *La 2^e Avenue précédé de Petite Sensation, La Minutie de l'araignée, Le Marché de l'amour*, L'Hexagone, 1995 (nouvelle édition).
- Le Désert des mots*, poésie, Le Buisson Ardent, 1991.
- La Love*, roman, Leméac, 1993; coll. « Bibliothèque québécoise », 2000 (nouvelle édition).
- Poèmes faxés* (en collaboration avec Jean-Paul Daoust et Mona Latif-Ghattas), poésie, Écrits des Forges, 1994.
- Darling*, roman, Leméac, 1998.
- Pauline Julien. La Vie à mort*, biographie, Leméac, 1999.
- Cœurs braisés*, nouvelles, Boréal, 2001.
- Ni vu ni connu*, poésie, La courte échelle, 2002.
- Silencieux Lassos*, poésie, Écrits des Forges, 2004.
- Momo et Loulou* (en collaboration avec Mona Latif-Ghattas), récit, Éditions du remue-ménage, 2004.
- So long*, roman, Boréal, 2005.
- Le Fils du Che*, roman, Boréal, 2008.
- Les Silences*, poésies, Éditions du Silence, 2008.
- Nos saisons* (avec Jeanne-Mance Delisle, Louis Hamelin et Margot Lemire), poésie, Éditions du Quartz, 2011.

Louise Desjardins

RAPIDE - DANSEUR

roman

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2012
Dépôt légal : 4^e trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Desjardins, Louise, 1943-

Rapide-Danseur

ISBN 978-2-7646-2182-0

I. Titre.

PS8557.E782R36 2012 C843'.54 C2012-941100-0

PS9557.E782R36 2012

ISBN PAPIER 978-2-7646-2182-0

ISBN PDF 978-2-7646-3182-9

ISBN ePUB 978-2-7646-4182-8

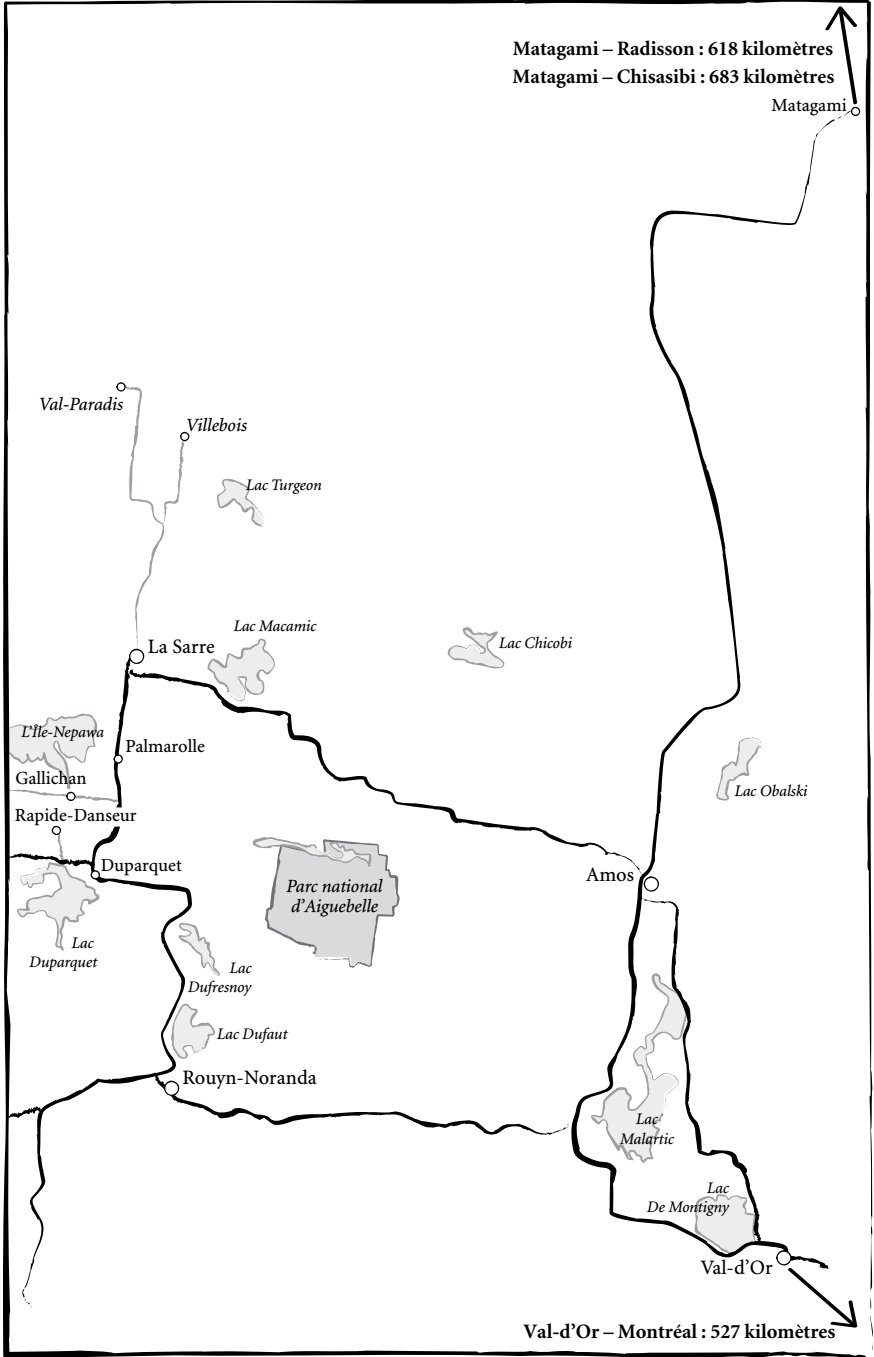
*La mort ne doit en aucune façon redresser
l'image que nous avons d'un homme.*

THOMAS BERNHARD, *Extinction*

Matagami – Radisson : 618 kilomètres

Matagami – Chisasibi : 683 kilomètres

Matagami



Val-d'Or – Montréal : 527 kilomètres

CHAPITRE 1

Un champ dénudé attend la neige devant la rangée d'épinettes noires. Le grand ciel gris, ma seule clôture. Ray fait sa bannique, le pain de ses ancêtres, en bas dans la cuisine. Moi qui croyais avoir trouvé mon nid, enfin, dans la maison que tante Magdelaine m'a léguée, voici que tout se met à déraper. Ma mère est morte la nuit dernière, mon frère Ernest vient de me l'apprendre. Un accident d'auto vers minuit, elle a percuté un arbre près de chez elle à Montréal. Je ne sais pas encore si j'irai à ses non-funérailles, elle a écrit dans son testament qu'elle ne veut aucune cérémonie, aucun rassemblement. C'est ce que mon frère m'a dit d'une voix absente en ajoutant qu'il nous faudra vider la grande maison de la rue Darling, notre maison « familiale ». Si tu pouvais venir me donner un coup de main. Long silence de ma part. Je n'ai pas mis les pieds dans cette maison depuis que j'ai décampé, il y a deux ans, et j'ai un haut-le-cœur juste à l'idée de farfouiller dans les tiroirs de ma mère. Je n'ai pas osé demander à mon frère si elle s'était suicidée, il a dû penser à ça lui aussi. J'ai raccroché en disant que j'allais réfléchir et le rappeler. J'avais presque oublié que ma mère existait. J'ai rompu avec elle, avec

mon frère Ernest, avec mon fils Alex, avec moi-même. Ma mère était déjà morte en moi et voilà qu'elle ressuscite en mourant.

Ray s'est réveillé très tôt, comme tous les matins. Je lui ai dit que je ne descendrais pas tout de suite, que je voulais lire, c'est une habitude que j'ai prise petite pour ne pas me lever en même temps que les autres. On était tous bougons chez nous le matin, ça faisait des étincelles, une chose que je n'arrivais pas à surmonter. Tant qu'à tourbillonner de rage à l'intérieur, je préférais m'abstenir, attendre que tout le monde ait mangé ses toasts.

Et puis, quoi faire d'autre que de lire au lit quand on ne dort pas et que notre amoureux s'affaire dans la cuisine? J'ai piqué un livre dans la bibliothèque de tante Magdelaine (ma tante lisait beaucoup, de tout, même des recueils de poésie, tout était cordé sur les murs de sa chambre), le titre m'a attirée : *Chaque jour est un adieu*. Je me suis arrêtée à la première page, peut-être parce que l'auteur y parle d'une maison, raconte l'histoire d'une famille qui se disperse. Comme la mienne s'est dispersée. C'est ce à quoi je pensais quand le téléphone a sonné. Avant que Ray décroche, j'ai eu le temps de lire cette phrase : « Maintenant il faut que je fasse une pause. » Ray a crié, C'est pour toi, Angel! Je sais pas qui t'appelle de si bonne heure.

C'était Ernest au bout du fil, mon frère à qui je n'avais pas parlé depuis plus de deux ans, avant que je fuie en Abitibi. En entendant sa voix traînante, j'ai pensé, Comment m'a-t-il trouvée?

J'hésite à descendre dans la cuisine. Ray voudra qu'on aille à Montréal, ce serait naturel pour lui. Même s'il n'est pas très famille, la mère, c'est sacré. La grand-mère aussi, sa *koukoume*, comme il l'appelle. Si sa mère mourait, il ferait n'importe quoi pour se rendre à ses funérailles, même si nous habitons maintenant à plus de mille kilomètres de Chisasibi. Pour lui, la mort est dans la vie. Pas pour moi. La mort de ma mère est dans la mort de celle que j'ai essayé en vain de tuer, de tout mon cœur. D'étouffer peut-être. Tout est si calme ici, je n'ai pas la force de remuer les cendres de qui que ce soit, surtout pas celles de ma mère. Il me faudrait reprendre à zéro cette histoire de fuite et d'abandon. Est-ce normal de chasser notre mère de toutes nos pensées ?

Depuis mon arrivée en Abitibi, en novembre 2002, il s'en est passé, des choses, plus que dans mes trente-deux premières années à Montréal. Ma mère ne faisait déjà plus partie de ma vie, mon père ne cessait de me hanter, mon père mort pour de vrai quelques mois plus tôt, au printemps 2002. J'aimais bien mon père, mais quelque temps avant sa mort nous nous étions éloignés. Très malade, il avait décidé de se débarrasser de ses enfants-adultes. Ça nous avait ulcérés, mon frère et moi, et je lui en avais beaucoup voulu. Je me suis quand même rapprochée de lui un peu avant qu'il meure, mais c'est en revenant sur les lieux de son enfance que j'ai vraiment réussi à faire la paix avec tout ça. Comme en homéopathie, une petite dose de poison pour soigner un empoisonnement. J'ai pensé refaire ma vie dans le pays qu'il avait quitté. Mais une vie ne se refait pas, pas

plus qu'un gâteau ne se refait. Il faut la faire, sa vie, tout simplement, pas la re-faire, et c'est loin d'être évident quand on naît à trente-deux ans.

Ma mère s'est tuée à sept cents kilomètres d'ici. Je ne peux pas me l'imaginer dans un cercueil, elle qui court toujours et n'arrête pas de parler. Sa voix me revient tout à coup, mais son visage reste flou, sans doute le résultat d'efforts incroyables pour l'oblitérer chaque fois qu'il surgissait dans mon souvenir. Ses sourcils perpétuellement froncés, c'est tout ce qui me revient. Si j'ai tant de rides, c'est à cause de toi, disait-elle. Tu m'empoisonnes l'existence avec ta nonchalance. Tu es inapte. Sa voix d'aluminium martèle encore mes tempes.

Maintenant qu'elle est morte, tout ce qui était tapi dans mon ventre, dans mon sang, se met à remuer. Le travail d'enfouissement devient caduc, impossible de faire comme si rien ne s'était passé avant que j'aboutisse ici, à Rapide-Danseur, un village perdu à la frontière du Québec et de l'Ontario, à cheval sur la rivière Duparquet. Par moments, je me sens si loin, si encoconnée avec Ray, que tout s'atténue, que le passé n'existe plus, que le reste du monde ne peut m'atteindre. Quand ça tourne trop dans ma tête, je me love dans mon lit avec le chat qui a survécu à Magdelaine, et c'est ainsi que je parviens à mieux respirer, à desserrer ma gorge, à vivre avec Ray, mon homme du Nord et des bois, la seule personne au monde qui semble ne pas me trouver trop inapte.

J'ai mis beaucoup de temps et d'énergie à

convaincre Ray de déménager dans la maison de tante Magdelaine. Elle écrivait son nom à l'ancienne, avec un *g* et un *a*. Ça attire l'attention sur les formulaires, disait-elle. Coquetterie de famille, mon père aussi écrivait bizarrement son prénom, Raoûl, en le chapeautant d'un accent circonflexe. Tante Magdelaine est morte l'été dernier à la suite d'une chute dans sa cuisine. Je n'ai jamais tant pleuré de ma vie, et pourtant je l'ai connue quelques mois seulement. Personne ne s'y attendait, elle était en pleine forme. Une voisine l'a trouvée après quelques jours, et c'est le notaire qui m'a appris sa mort au téléphone. Il a ajouté, Elle s'est fracturé le crâne en faisant un pouding aux framboises. Elle avait fait un testament, qu'on a déniché dans son petit meuble au fond de la cuisine. Pendant que le notaire parlait, j'ai revu ce tiroir plein de factures, de recettes, de listes d'épicerie, de réclames de pizzerias qui ne livraient même pas dans son rang. Puis j'ai entendu cette phrase bien articulée au bout du fil, Elle vous lègue sa maison. J'ai répondu, Je ne sais pas pourquoi elle m'a laissé cet héritage. Le notaire a dit, Vous n'avez pas le choix, c'est écrit noir sur blanc dans son testament.

Ray n'a pas pu m'accompagner à ses funérailles, il est resté à Chisasibi, où je vivais avec lui depuis plus d'un an. Il ne voulait pas quitter son grand fils en vacances pour quelques jours, et j'ai dû quêter une place dans un car de touristes pour venir enterrer Magdelaine à Rapide-Danseur. Plus de mille kilomètres d'autobus entre Radisson et Amos, un long voyage d'une traite, rectiligne. Des vieux s'époumonaient à

chanter *La Dame en bleu*, un crime de lèse-majesté sur cette route où le silence aurait dû squatter tout l'espace.

Le lendemain, Lucie, ma seule amie dans la vie, est venue me chercher à l'Amosphère (c'est ainsi que ça se prononce, le *t* n'est pas escamoté, c'est le nom de cet hôtel d'Amos). J'étais heureuse de la retrouver : même si on s'écrit des tonnes de courriels, ce n'est jamais comme de se parler en chair et en os. Ses cheveux frisés ont beaucoup blanchi, je le lui ai fait remarquer. Mais non, ils sont blancs depuis longtemps, mes cheveux, j'ai arrêté de les colorer, c'est tout, m'a-t-elle répondu en me faisant un clin d'œil derrière ses lunettes carrées. Tout le temps qu'a duré le voyage entre Amos et Rapide-Danseur, presque deux heures, tante Magdelaine a été notre seul sujet de conversation. C'était la plus courageuse, a dit Lucie, et ses tartes au sucre étaient les meilleures. J'ai ajouté, Elle était bien seule aussi, personne à Val-Paradis n'a compris pourquoi elle était allée vivre avec une femme à Rapide-Danseur. C'est pour ça que je la trouve courageuse, a poursuivi Lucie. Elle a écouté son cœur, son grand cœur, et s'est fichée du reste. En arrivant dans la cour de Magdelaine, nous avons été accueillies par une symphonie de grillons. Le chat dormait, imperturbable tache d'encre noire dans l'escalier de la véranda. Il a fallu le tasser pour entrer, il s'est à peine réveillé.

Dans la cuisine brûlante, des sandales bâillaient près du seuil de la porte, comme si tante Magdelaine s'était absentée pour quelques minutes seulement. Son tablier à carreaux rouges et blancs pendait de travers sur

une chaise. La tasse à mesurer, pleine de farine, attendait sur le comptoir près d'un livre de recettes ouvert à la page *Pouding aux framboises*. Il n'en fallait pas davantage pour que je pleure, moi qui ne pleure jamais. L'odeur du sucre, l'odeur des desserts qu'elle faisait avec amour mais qu'elle ne mangeait pas. Les gâteaux sont des cadeaux, disait-elle. Lucie a tenté désespérément de me calmer, Arrête, Angèle, tu vas t'épuiser. Rien à faire, je n'arrivais pas à contrôler mes larmes. Était-ce la perte de ma tante qui m'émouvait tant, ou la peur de continuer à vivre sans elle? Je ne saurais pas encore le dire. J'avais vécu dans cette maison quelques mois seulement avant de déménager avec Ray à Chisasibi, mais les souvenirs de cette période heureuse avec ma tante me submergeaient.

Aujourd'hui, dans cette même cuisine, je n'ai plus de larmes. C'est étrange, ne pas avoir de larmes pour sa mère qui vient de mourir, une mère plus que parfaite. Je n'arrive pas à comprendre. Tout remonte, je déroule mon histoire, non pas pour l'expliquer (je n'ai rien à expliquer), mais parce que j'ai besoin d'une vue d'ensemble. Les bribes de ma vie m'arrivent en spirale sans queue ni tête. Ce doit être ça, la tête qui tourne, un certain ordre dans le désordre.

À la mort de tante Magdelaine, l'été dernier, c'était la première fois que je revoyais Lucie. Je croyais avoir perdu mon amie, ma seule amie, après l'incident de Noël 2002. Je ne peux pas tout raconter en même temps, tout se bouscule, mon père qui est mort au printemps 2002, ma tante qui est morte l'été dernier, ma

mère qui vient de mourir, mon fils que je ne vois plus depuis deux ans, toutes ces morts, tous ces abandons, toutes ces trahisons. À propos de ce Noël d'il y a deux ans, je peux dire que c'est ce jour-là que Ray et moi on s'est rencontrés pour la première fois.

Je n'ai jamais su comment me faire des amies, même à l'école. J'ai toujours pensé que c'était un art, une chose merveilleuse qui n'appartenait qu'aux autres. Maintenant, je ne pourrais pas me passer de Lucie, bien que je n'aime pas toujours ce qu'elle dit et que je la trouve un peu moralisatrice. Ma mère aurait dit « bourgeoise ». Lucie pose des questions, elle veut tout comprendre et elle me bouscule dans mes certitudes. Elle a une grande qualité : elle m'écoute pour de vrai, même si elle n'est pas d'accord avec moi, et elle ne s'étonne de rien. Elle est cool. Un peu comme tante Magdelaine l'était. Ma mère est un paquet de nerfs. *Était*, j'oublie de parler d'elle au passé. Je l'entends me dire ce que je ne veux pas entendre. Grouille-toi, fais quelque chose !

Un matin du printemps 2003, quelque temps après ma vraie rencontre amoureuse avec Ray, j'ai reçu un courriel de Lucie. Il y avait eu un froid entre nous parce que Ray, avait-elle dit, était allé trop vite avec moi, qu'il avait sauté des étapes. Elle avait bien réfléchi à tout cela, m'assurait que la vie était la vie et l'amour, l'amour. Donne-moi de tes nouvelles, c'est tout ce qui compte, avait-elle écrit avant de signer, Ton amie, Lucie. Depuis ce temps, nos messages se croisent dans la nébuleuse Yahoo. Lucie me raconte sa vie d'artiste photographe et, de mon côté, je lui parle de nous, Ray et moi, de

notre train-train à Chisasibi, de mon travail de réceptionniste dans un hôtel de Radisson, de mon retour à la vie lente à Rapide-Danseur. Je suis si bien ici, avec Ray, que je me sens parfois coupable de quelque chose, de ce bonheur volé. Lucie trouve que Ray me donne ce qu'il a toujours refusé à son ex, qu'il n'y a pas de coupable. Il n'y a que la vie et ses méandres qui nous filent entre les doigts, c'est ce qu'elle a précisé.

Lucie et moi sommes restées plusieurs minutes dans les bras l'une de l'autre près de la cuisine de tante Magdelaine, et je n'arrivais pas à me calmer. Patiente, Lucie a attendu la fin de ma crise pour se dégager en disant, Il faut vivre, Angèle, Magdelaine aimait la vie, tu dois l'aimer comme elle l'aimait, c'est pour ça qu'elle t'a donné sa maison, pour que tu reprennes ton souffle. Il faut parler d'elle, il faut parler des morts qu'on a aimés, plus on parle d'eux, plus longtemps ils continuent à vivre. C'est ma façon de voir l'éternité.

Sacrée Lucie, toujours là au moment crucial. C'est elle qui m'avait emmenée chez tante Magdelaine, il y a deux ans, quand j'ai abouti en Abitibi après m'être enfuie de Montréal. Je l'avais rencontrée par hasard, dans des circonstances difficiles, sur la route de La Sarre, ça aussi, je me le rappelle souvent. Une seule amie, ce n'est pas beaucoup, mais c'est bien mieux que pas d'amie du tout, comme c'était le cas les trente-deux premières années de ma vie.

Toujours debout devant la porte de la cuisine, je reniflais, incapable d'entrer tout à fait dans la maison, comme si j'avais été sur le seuil d'une cathédrale. Lucie,

en s'éloignant de moi, a fini par me dire, Ah ! et puis, reste là et pleure tout ce que tu as à pleurer, je vais faire un peu le tour, j'ai le goût de revoir les choses de Magdelaine. Elle a ouvert toutes les portes d'armoire et celle du frigo. Tiens, il y a des framboises.

Pourtant, même toute petite, je n'avais pas de larmes. Angèle a la couenne dure, disait ma mère, ma dure mère que je n'ai jamais vue pleurer, même pas à la mort de mon père. Et j'ai pensé que mon fils Alex n'a jamais pleuré lui non plus, sauf quand il était bébé, bien entendu. Au bout d'un certain temps, Lucie est revenue et m'a entouré les épaules. J'ai repris mon souffle et j'ai fini par m'asseoir.

Lucie s'est attablée devant la recette de pouding aux framboises. Et ton fils, m'a-t-elle demandé, en as-tu des nouvelles ? La question est partie comme si elle avait lu à voix haute un ingrédient de la recette. Non, il ne sait même pas où je suis, il ne sait pas où j'en suis. J'aime penser qu'il va bien, qu'il se guérit de moi, qu'il mène une bonne vie avec son père. Je ne te l'ai pas dit, Lucie, mais j'ai failli avoir un bébé. Tu t'es fait avorter ? Non, j'ai fait une fausse couche, mais je pense que je l'aurais gardé même si Ray ne voulait pas d'un enfant. Tu es folle ? a dit Lucie. Ray a déjà son grand Brian à Chisasibi et son petit Philémon à Val-Paradis, il a déjà deux enfants dont il ne s'occupe pas. Et toi, tu as déjà un fils dont tu ne t'es presque jamais occupée, que tu as abandonné. Ce n'est pas un abandon, Lucie, je l'ai libéré. Quand je me suis aperçue que j'étais enceinte, j'ai eu des flashes, c'est tout, des petits flashes qui me disaient que

je pourrais me racheter, comme... Tu rêves en couleurs, Angèle. C'est fini, Lucie, tu t'énerves pour rien. Il n'y aura plus de bébés, jamais. Viens, on va le faire, ce pouding aux framboises que Magdelaine avait commencé, a dit Lucie.

J'étais paralysée, j'ai laissé mon amie sortir les framboises du frigo, des petites framboises des bois que Magdelaine avait sans doute cueillies dans son sentier derrière la bordure d'épinettes. Lucie les a étalées au fond du moule, doucement pour ne pas qu'elles se brisent. Elles étaient charnues, un peu molles, et saignaient sur le bout de ses doigts. Lucie a trouvé tout ce qu'il fallait pour la pâte, qu'elle a battue et ensuite étendue sur les petits fruits. L'odeur des framboises s'est répandue dans la cuisine, comme un parfum d'amour au fond des bois, capiteux et tendre à la fois, qui m'a rappelé Magdelaine.

Pendant que le pouding cuisait, nous sommes sorties faire un tour dans les bois derrière la maison. Le soleil s'était voilé, quelques nuages vagabondaient dans le ciel incertain. Il pleurera, a dit Lucie. Je n'ai pas relevé son lapsus. Nous nous sommes engagées dans le fameux sentier de Magdelaine, « son » sentier, où j'ai connu Ray. Les sapins et les bouleaux étaient immobiles, le ciel s'est encore assombri, et les mouches noires qui s'énervaient autour de nos visages nous ont fait rebrousser chemin. Quand nous sommes sorties du sentier, la pluie s'en est mêlée, et nous avons couru vers la maison.

En rentrant, nous nous sommes empiffrées du pouding encore chaud, comme dans une intime céré-

monie d'adieu, une sorte de communion silencieuse. Il n'était que cinq heures de l'après-midi, mais on aurait dit qu'il était dix heures du soir tant il faisait sombre. Un orage carabiné a éclaté. On aurait dit un déluge qui allait tout emporter, et Lucie est revenue sur le sujet du bébé que je n'avais pas eu. J'ai rétorqué, Ça va, j'ai trop parlé. Arrête de crier, c'est ce que Lucie a dit en s'excusant. Je ne pensais pas avoir crié. Ma mère criait toujours et quand on lui disait de parler moins fort elle répliquait, Je ne crie pas.

En enlevant quelques miettes sur la nappe de plastique à carreaux rouges et blancs, j'ai commencé à dire tout ce qui me passait par la tête, des choses sans doute que je lui avais déjà racontées, mais c'était plus fort que moi, j'avais besoin, un peu comme ce matin en apprenant la mort de ma mère, de remuer ma vie, de la touiller comme une salade, de la battre. Lucie, quand tu m'as emmenée ici il y a deux ans, Magdelaine ne me connaissait presque pas ; elle ignorait que j'avais abandonné mon ado, que j'avais vécu de l'aide sociale. Personne ne lui avait dit que son propre frère, mon père, était décédé. Oui, je me rappelle. Elle a tant pleuré quand tu lui as annoncé la nouvelle. C'est incroyable, ignorer que son frère est mort, a commenté Lucie. C'est inimaginable !

Rien n'est inimaginable dans notre famille. Mon père avait coupé les ponts avec sa sœur, il avait fini par céder au mépris qu'entretenait ma mère pour les Michon. Gang de quêtaines bizarres, elle disait. Tante Magdelaine était la cible préférée de ma mère. Quand

elle partait la litanie, on en avait pour de longues minutes. Juste bonne à faire la coiffeuse, disait-elle. Sa seule originalité, c'est le *g* et le *a* de son nom. Je suis sûre qu'elle a trafiqué son certificat de naissance. Comme toi, Raoûl, et ton accent circonflexe sur le *u*. Quelle hur-luberlue, la Magdelaine! (Ma mère prononçait son nom en appuyant sur le *g* et en faisant une longue diph-tongue, *Maguedela-i-ne*, pour se moquer.) Elle poursuivait son monologue, intarissable. Cette idée, aussi, de s'improviser coiffeuse! Elle n'y connaît rien, elle fait ce métier seulement pour avoir une cour, une basse-cour autour d'elle. Comme votre grand-mère Michon qui avait peur de rester toute seule, elle cuisine chaque jour au cas où elle aurait de la visite. Qu'est-ce que t'en sais? disait mon père, tu ne l'as presque pas connue, ma mère, tu es allée chez elle une seule fois, il y a très long-temps, avant qu'on se marie. Voyons, Raoûl, pas besoin d'un grand cours de psycho pour détecter cette folie-là. De la bouffe, c'est tout ce qu'elle savait faire, la grand-mère Michon. Toujours dans l'attente, comme si elle habitait sur une île. Ma mère prenait plaisir à énumérer ses plats comme dans une chanson à répondre : les gâteaux aux fruits six semaines avant Noël, la galette pour la fête des Rois, la tarte à la citrouille à l'Halloween, le jambon à l'ananas à Pâques, alouette. Ah, arrête de parler contre ma mère, rouspétait Raoûl, tu me tapes sur les nerfs. Je ne parle pas de tes parents, moi, parce que tu les as effacés de ta vie, que tu ne vas jamais les voir, que tu ne sais même pas s'ils sont morts. Stop, Raoûl, j'ai mes raisons, coupait ma mère. Et elle repar-

tait la moulinette, au sujet de mon grand-père, cette fois. Ah, lui, le vieux Michon, un fainéant total, menteur sur les bords, il dit qu'il va à la pêche au brochet, mais je le soupçonne de pêcher des petites sirènes. Misère!

À la fin, mon père se taisait. Peine perdue, il ne servait à rien de défendre sa mère, son père, sa sœur Magdelaine. Familles, je vous hais, marmonnait-il en prenant son journal, et il disparaissait dans son bureau, laissant ma mère continuer seule sa diatribe. Elle a fini par avoir gain de cause. Mon père a de plus en plus espacé ses visites à Val-Paradis, où habitait sa famille. Il ne s'est même pas déplacé à la mort de ma grand-mère Michon, que je n'ai pas connue parce que la seule fois où j'ai accompagné mon père à Val-Paradis, elle était déjà décédée, dans un grave accident.

Lucie m'écoutait religieusement, il était très tard, la pluie avait cessé depuis longtemps, on entendait les grillons à travers les moustiquaires. J'étais fatiguée de mon long voyage, je n'avais plus envie de parler, j'ai dit à Lucie que je montais me coucher. J'ai dormi, dormi, et le lendemain matin, quand je suis descendue déjeuner, Lucie m'avait laissé un mot. Tu as rendez-vous chez le notaire à La Sarre à deux heures. Je suis sortie acheter deux, trois choses au dépanneur, je reviens.

Rapide-Danseur

Après une rupture définitive avec sa famille, mère et fils, Angèle s'est exilée au Nord, Chisasibi d'abord, puis Rapide-Danseur, en Abitibi. Depuis deux ans, elle tente de se reprendre en main avec l'aide de Ray, son bel amoureux du fond des bois. Mais voilà que le passé la rattrape avec la mort accidentelle de sa mère, Anita. Elle devrait se rendre à Montréal, revoir son fils Alex, dire adieu à sa mère, mais elle ne fait que plonger dans ses souvenirs, incapable même de se confier à Ray. Elle sait que tout peut basculer en cette journée de tempête qui semblera une vie pour elle.

Née à Rouyn-Noranda, Louise Desjardins a publié plusieurs recueils de poésie. La Love (1993), son premier roman, lui a valu le Grand Prix du Journal de Montréal et le Prix des Arcades de Bologne. Elle a également fait paraître d'autres romans, Darling (1998), So Long (2005), Le Fils du Che (2008), une biographie de la chanteuse Pauline Julien (Pauline Julien, la vie à mort) et un recueil de nouvelles, Cœurs braisés (2001).